

Après des études universitaires à Dakar, Ousmane Watt est retourné dans son village, à plus de 7 heures de route de la capitale sénégalaise, pour reprendre l'exploitation familiale. Ce jeune entrepreneur déterminé à transformer l'agriculture locale nous explique son choix à travers son parcours. L'agriculture familiale reste une source d'inspiration et de revenus pour les jeunes. L'entrepreneuriat agricole est une voie pour sortir de la précarité.

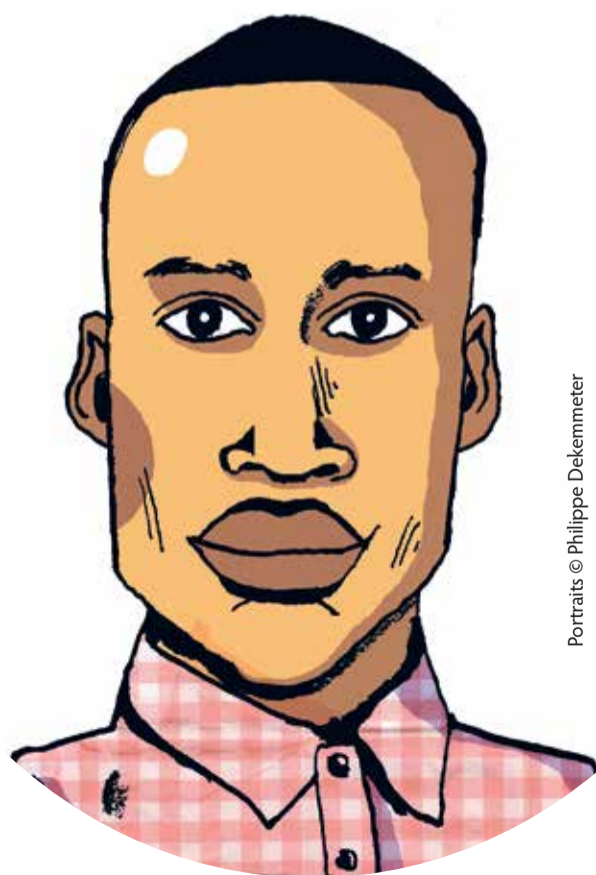
« Je rêve **grand** »

| Un article de Marie Mpoub et de Laura Bachelier |

DANS CET ARTICLE

- > OUSMANE WATT, 28 ans, agriculteur et éleveur de volailles.
- > BOUBACAR FAYE, 22 ans, agriculteur et gardien dans une ferme agricole.

Ousmane Watt



Portraits © Philippe Dekemmeter

Ousmane Watt : J'ai 28 ans, je suis diplômé en droit, en journalisme et en communication. Je suis agriculteur, éleveur de volailles et animateur à l'Ujak (Union des Jeunes Agriculteurs de Koyli Wirnde). Beaucoup de jeunes diplômés de mon âge ne trouvent pas d'emploi qui correspond à leurs diplômes. Le chômage est un facteur qui m'a poussé à reprendre l'agriculture et l'élevage. J'ai créé une ferme avicole et j'ai repris les activités de mes parents. Ils faisaient de l'élevage et un peu d'agriculture. Mon exploitation et la ferme avicole se situent dans le nord du Sénégal, dans le département de Podor et plus précisément dans le village de Guia.

« Des emplois pas rémunérateurs »

Après mes études à l'université de Dakar, j'ai eu à faire beaucoup d'autres petits boulots en attendant. Si vous êtes dans une situation où vous ne gagnez pas suffisamment d'argent pour subvenir à vos besoins, vous allez forcément émigrer et aller trouver un emploi dans un autre endroit. L'émigration est le premier problème que rencontrent nos jeunes. J'ai beaucoup de frères qui ont déjà quitté leur village, qui sont allés soit en Mauritanie, soit en Europe via l'émigration clandestine en passant par la Méditerranée. Mais il y a aussi un autre phénomène qui est inquiétant : ce-

Boubacar Faye



« J'aimerais bien un jour retourner en Casamance »

Boubacar Faye, 22 ans, agriculteur et gardien dans une ferme agricole, a quitté sa région pour trouver un emploi agricole. Il espère un jour y retourner pour monter sa propre exploitation agricole.

Boubacar Faye: J'ai 22 ans, j'ai arrêté mes études en classe de troisième au collège en 2015. J'ai dû faire un choix vu que ma famille se trouvait dans une situation très difficile pour survivre. Chez nous, au village, tout petit on faisait de l'agriculture, même en étant élève. Aujourd'hui, je suis agriculteur et gardien d'une ferme agricole qui se trouve à Thiès. Je suis originaire de Casamance mais je travaille à Thiès. En 2015, on m'a proposé d'aller y travailler dans une ferme. Les conditions se sont avérées très difficiles et je n'arrivais toujours pas à subvenir à mes besoins. Une autre opportunité s'est présentée à proximité: être agriculteur et gardien dans une ferme. J'ai décidé d'aller travailler dans cette ferme pour améliorer mes conditions de vie.

Depuis mon enfance, je n'avais jamais quitté ma région natale jusqu'en 2015 pour venir à Thiès. C'était très difficile de pouvoir me déplacer car je n'avais pas beaucoup d'argent, même pas pour payer le transport entre la Casamance et Thiès. Une fois arrivé, je ne n'avais pas de contacts.

J'aimerais bien un jour retourner en Casamance, acheter une ferme et pouvoir y cultiver. Pour cela je voudrais suivre une formation. En Casamance il y a des formations qui me permettraient au moins d'avoir un diplôme en agriculture. J'aimerais aussi faire des stages dans les fermes qui se trouvent en Casamance. Et pouvoir trouver de la terre.

Selon moi, il faut essayer de trouver des accords avec les rebelles en Casamance. Les conflits font des dégâts aux terres de nos parents. Il faut revoir la façon de céder les terres, car c'est une source de dissensions chez nos parents. Et une fois qu'on aura réglé ces problèmes, on pourra penser à une instauration définitive de la paix et de la sécurité.

Propos recueillis et traduits du wolof par Marie Mpoub, retranscrits par Laura Bachelier.

lui de l'émigration saisonnière. C'est-à-dire que bon nombre de jeunes font la culture trois ou quatre mois pendant l'année et ensuite quittent le village pour trouver des métiers un peu rémunérateurs.

J'ai fait le tour de la banlieue dakaroise pour trouver un emploi. J'ai été boulanger, j'ai travaillé dans une fabrique de recyclage de matières plastiques... Ces emplois n'étaient pas rémunérateurs. J'ai sillonné les régions de Saint-Louis, de Dakar et de Thiès pour trouver du boulot. Rien ne me permettait de gagner ma vie. Dans ce contexte, je me suis dit: pourquoi pas retourner au village, puisque là-bas nous avons véritablement du bétail et beaucoup d'atouts qui permettent de développer une entreprise. On y pratique de la culture maraichère, de l'élevage de bovins et d'ovins.

« J'ai appris au fur et à mesure »

Aujourd'hui, je pratique une production intégrée, je fais de l'agriculture, de l'élevage de bovins, de l'élevage de volailles et de moutons. Je me suis fixé au village. Aujourd'hui ma situation économique s'améliore de jour en jour.

Après ma reconversion, bien évidemment j'ai eu pas mal de difficultés. Mais j'étais persuadé que je pouvais réussir. Je n'avais pas

suffisamment de formation sur la conduite de l'élevage. J'ai eu des problèmes pour choisir quelle race élever. Il faut aussi maîtriser l'alimentation de la volaille. J'ai compris qu'il faut produire des céréales pour les poulets mais aussi produire du fourrage pour le bétail. La volaille consomme aussi beaucoup de verdure et des protéines. J'ai donc lancé un élevage de vers de terre. Toutes ces pratiques je les ai apprises au fur et à mesure que mon exploitation grandissait.

Je suis issu d'une famille d'éleveurs pasteurs. Ici on suit la transhumance : pendant 7 mois de l'année, les animaux quittent la zone Nord vers le centre du pays, à plus de 200 km au Sud. J'ai été confronté à un refus d'adopter l'élevage sédentaire. Cela a causé des réticences. Mais après quelques discus-

de poussins et créer une chaîne de valeur qui puisse avoir plus de retombées économiques. Pourquoi pas envisager que ces poulets soient nourris avec du maïs et des céréales cultivés dans la zone par d'autres jeunes. Je veux créer une entreprise agricole qui emploie des jeunes mais que, eux aussi, puissent créer leurs entreprises à partir de mon couvoir.

Il faut des moyens financiers. Je n'ai pas encore bénéficié de soutiens financiers. Mais je me débrouille à partir de mes propres moyens, mon activité est rentable. L'appui financier c'est le casse-tête pour tous les jeunes. Les soutiens techniques, j'en ai bénéficié avec les formations de l'Ujak et de leur partenaire SOS Faim. Je pense qu'à l'avenir, on ira vers une production inté-

J'ai vu ma situation économique nettement s'améliorer.

sions, quelques médiations, j'ai convaincu mes parents de s'installer. Depuis les années 2000, la situation climatique s'est dégradée. La plupart des éleveurs ont perdu plus de 40% de leurs cheptels à cause du manque de pâturage. Les persuader de fixer leurs élevages est un défi.

Mettre au travail d'autres jeunes

Je rêve grand ! Depuis que je me suis installé au village, j'ai vu ma situation économique nettement s'améliorer. Et déjà, je rêve de créer une ferme avicole de très grande dimension. Et peut-être aussi cultiver la terre, mettre en place une entreprise agricole. C'est avec cela que je pourrais améliorer significativement ma situation économique. Puisque ma spécialité c'est la reproduction des volailles, je voudrais mettre en place un couvoir qui puisse produire suffisamment

grée, qu'il est possible d'agrandir l'exploitation familiale, d'augmenter la production, de travailler avec d'autres agriculteurs dans la zone pour augmenter nos capacités. Il faut diversifier nos activités pour avoir plus d'impact économique.

Aujourd'hui, il y a une grande précarité des exploitations familiales. De plus en plus de personnes abandonnent leurs exploitations familiales sans que d'autres n'en créent. Il faut qu'il y ait une bonne conscientisation des jeunes, qu'ils puissent se rendre compte des atouts qu'ils ont dans leur environnement. Il faut permettre aux jeunes de créer des entreprises et des exploitations familiales qui produisent et vendent. La prospérité économique va également permettre d'améliorer la paix et la sécurité. ■

Propos recueillis à Podor par Marie Mpoub, retranscrits par Laura Bachelier

Sénégal : un déficit structurel d'emplois pour les jeunes

Le Sénégal est un pays de forte migration internationale et interne. Ce phénomène touche particulièrement les jeunes en provenance des milieux ruraux. Ils sont à la recherche d'opportunités économiques pour diversifier les revenus de la famille et parfois aussi en quête de modernité.

Selon une étude réalisée par la FAO et le Cirad en 2018, 296 000 jeunes arrivent chaque année sur le marché de l'emploi au Sénégal pour une offre

estimée à 30 000 emplois formels par an. Pour les secteurs secondaires et tertiaires, cette offre est concentrée dans les villes, en particulier sur l'axe urbain qui relie Dakar, Thiès et Touba. Les activités agricoles sont elles aussi concentrées dans les Niayes (zone maraîchère au Nord-Ouest du pays) et autour du Delta du fleuve Sénégal (cultures irriguées au Nord).

